

Vendredi 22 juin

P UISQUE nous voilà parvenus à un palier, asseyons-nous sur une marche, le temps de retrouver le souffle. Ouvrons les narines à cette bonne odeur de bibliothèque brûlée que nous apporte le vent d'Afrique. Cet encens-là, je le fais monter vers Maurice Barrès, que nous avons célébré hier soir à la télévision. Les incendiaires d'Alger réveillent en moi une cadence barrésienne qui m'enchantait à vingt ans (et c'est le Barrès de vingt ans qui l'a écrite) « Les immenses bibliothèques où s'alignent à perte de vue ces choses si belles et qui font trembler de joie, cinq cent mille volumes bien catalogués... »

Il y a loin des activistes d'Alger au Barrès de *Scènes et doctrines du nationalisme*? Oui, certes, comme il y a loin de Nietzsche à Hitler. J'étais étonné pourtant hier soir que celui de nous qui parlait le mieux de Barrès, avec le plus de lucidité et de mesure, mais aussi d'indulgence, fût un homme de gauche, un disciple d'Emmanuel Mounier, ce Jean-Marie Domenach au « gauchisme » si sourcilleux dans l'ordinaire de la vie et qui aime tant nous faire la leçon et nous rap-peler à l'ordre. En revanche, le vieil académicien que je suis n'a pas trop de tout ce qu'il doit à Barrès, de cette dette

dont rien ne pourra jamais l'acquitter, pour pardonner au maître de sa jeunesse les choix politiques qu'il a faits, ou plutôt (car nous n'avons rien à pardonner à personne) pour s'efforcer de les comprendre.

Il est bien dommage que Domenach ait tourné court — mais sans doute l'y a-t-on obligé, une émission de cette espèce étant le résultat d'une sorte de « dépiautage » : Roger Stéphane prend la croûte et jette la mie à son chien — c'est dommage que Domenach ait tourné court après avoir rapproché les noms de Barrès et de Maurras : rien n'eût été plus éclairant que ce parallèle, rien ne nous eût donné de meilleures raisons pour acquitter le nationaliste Barrès dans le procès que nous serions tentés de lui faire, à la lueur des incendies d'aujourd'hui, et alors que *L'Appel au soldat*, lancé par lui il y a soixante-dix ans, a reçu et continue de recevoir la sinistre réponse algérienne.

Car l'histoire prend son temps. Sa prétendue accélération est liée à des apparences. Au vrai, elle ne hâte ni ne ralentit son train, qui n'est pas accordé à celui des éphémères que nous sommes.

Cette réponse de l'histoire à Barrès aura été étrangement ambiguë et c'est trop peu dire : de tous les soldats qui ont pesé sur notre destin durant ces vingt dernières années, lequel eût été salué par Barrès comme celui qu'il attendait ? Le vieux maréchal qui prit la barre alors que l'Allemand était devenu le maître du navire et commandait la manœuvre ? Ou le jeune général réfractaire à qui son génie découvrait, par avance, dans les vainqueurs du jour les pendus de demain, et qui ne voulait pas que la France demeurât liée à ces futurs cadavres ?

Eh bien ! non, ce ne fut ni le vieux maréchal de Vichy ni le de Gaulle de Londres qui donnèrent à Barrès la réponse qu'à vingt-cinq ans il avait espéré recevoir de Boulanger, et plus tard, aux jours de Dreyfus, du grand état-major. Les colonels d'Alger se font du salut de l'Etat par l'armée l'idée que s'en faisait l'auteur de *L'Appel au soldat* et de *Scènes et doctrines du nationalisme*. Voilà le vrai : l'armée, c'était le « moyen court » de prendre le pouvoir et de damer le pion à une gauche électoralement imbattable en ce temps-là. Mais la conjoncture ne s'y prêtait pas, ni le caractère des généraux d'alors tremblants devant le pouvoir civil qu'ils méprisaient, ni les activistes du type de Déroutelle, très incapables de créer les conditions d'un coup d'Etat réussi.

N'empêche que c'est encore aujourd'hui ce qu'attend de l'affaire algérienne l'extrême droite, très exactement ce qu'elle attendait il y a soixante ans de l'affaire Dreyfus — et de Boulanger dix ans plus tôt.

A aucun moment de Gaulle n'a été le soldat de *L'Appel au soldat* : ni en 1940, où il mobilisa contre lui, en France, toutes les forces conservatrices qui cristallisaient à Vichy et où il sauva une première fois cette république radicale et « judéo-maçonne » que les nationalistes auraient voulu abattre —, ni plus tard, le 13 Mai, où, quoi qu'aient prétendu ses ennemis, il a une fois de plus sauvé la vieille Marianne de justesse. Et depuis, qu'a-t-il fait d'autre, face aux éléments mutinés de l'armée, face au Boulanger éternel, sinon de maintenir la république, une république à son idée, une république consulaire et plébiscitaire, conforme il est vrai au programme boulangiste. (Mais, en fait, Barrès était un parlementaire impénitent, du plus pur style III<sup>e</sup> République, une belle carpe qui avait besoin de la bourbe du Palais-Bourbon, qui ne respirait à l'aise que là, qui se demandait un jour devant moi ce que pouvaient bien faire de leur après-midi tous ces pauvres gens qui avaient le malheur de n'être pas des députés !) Plus j'y songe et moins de Gaulle m'apparaît comme le soldat appelé par Barrès. De même que Pétain et non de Gaulle combla l'attente de Maurras en 1940, les colonels d'Alger ont comblé celle des maurrassiens d'aujourd'hui. Et c'est ici que l'opposition Maurras-Barrès amorcée par Domenach nous eût beaucoup appris...

Ne cédon pas à la facilité de mobiliser les morts, de décider du parti qu'ils auraient pris. De quel côté serait allé Barrès en 1940 et comment aujourd'hui eût-il réagi ? C'est le type même de la question qui ne comporte pas de réponse. En revanche nous pouvons nous interroger sur la vraie nature du nationalisme barrésien, le moins aveugle qui fût, le plus volontaire, le plus délibéré. Je ne retrouve pas le texte que j'ai souvent cité sur cette histoire de France dont le commencement est si proche de nous, sur sa fin de laquelle Barrès « pourrait avoir une vue ». Non, il ne mettait pas l'infini dans la nation. Quant aux nationalistes ses frères il a porté sur eux un jugement implacable, d'une lucidité qui tient de la prophétie et donc du miracle, car c'est en 1904, trente-six ans avant la débâcle et avant Vichy, qu'il a écrit dans les *Cahiers* : « Ce seront les conservateurs qui accepteront, qui appelleront l'étranger, oui, ceux qui sont aujourd'hui les patriotes, les hommes fiers, las de vivre une France amoindrie et une vie humiliée, appelleront une annexion, si c'est en Lorraine, ou une domination, une intervention de l'étranger qui leur donne enfin la joie de participer à une grande vie collective — et nous verrons au contraire la résistance à l'étranger personnifiée par la démagogie janséniste... »